

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique
Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation
Band: 11 (1882)
Heft: 6

Artikel: Histoire de la pédagogie [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1039892>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 18.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BULLETIN PÉDAGOGIQUE

publié sous les auspices

DE LA SOCIÉTÉ FRIBOURGEOISE D'ÉDUCATION

Le BULLETIN paraît au commencement de chaque mois. — L'abonnement pour la Suisse est de 2 fr. 50 cent. Pour l'étranger, le port en sus. Prix des annonces, 20 cent. la ligne. Prix du numéro 20 cent. Tout ce qui concerne la Rédaction doit être adressé à M. Horner, à Hauterive, près Fribourg; ce qui concerne les abonnements à M. Torche, instituteur, à Fribourg.

SOMMAIRE. — *Histoire de la pédagogie.* — *Petit traité de Logique.* — *L' A B C de l'accompagnement du plain-chant.* — *Exposition de Zurich.* — *Bibliographies.*

HISTOIRE DE LA PÉDAGOGIE

(*Suite.*)

PLATON.

Suivant une légende, Socrate venait de raconter à quelques-uns de ses amis qu'il avait vu dans un songe un cygne qui, de l'autel d'Eros, (dieu de l'union et de l'amitié) s'était réfugié dans son sein et de là s'était élevé vers les cieux au milieu d'un concert ravissant. Il avait à peine achevé son récit que Platon entra, conduit par son père qui pria Socrate de vouloir bien recevoir son fils au nombre de ses élèves. « Voici le cygne que j'ai vu en songe, » se serait écrié aussitôt Socrate; et l'avenir montra qu'il ne s'était pas trompé.

Ce disciple si bien doué au point de vue de l'esprit et du cœur, resta auprès de son maître depuis l'âge de 8 ans jusqu'à l'âge de 20 ans. Platon, ou plutôt Aristoclès, ne reçut son nom que plus tard, probablement à cause de la largeur de son front et de sa poitrine ou encore à cause de son talent pour la parole. Il naquit en 429 avant Jésus-Christ, à Athènes, selon les uns, dans l'île Egine selon d'autres. Ses parents s'appelaient Ariston et Périet. Après une éducation soignée sous tous les rapports, Platon fut confié à Socrate, mais après la mort de celui-ci, il quitta Athènes pour se rendre à Mégare où il fréquenta l'école d'Euclide. Il entreprit de grands voyages dans l'Italie, visita l'Afrique et l'Égypte et alla même en Sicile où la trop grande liberté dont il usa envers le tyran Denys mit sa vie en danger. A 30 ans, il retourna à Athènes où il enseigna avec un succès prodigieux. Il retourna à plusieurs reprises en Sicile où il forma

à l'art de régner Denys le Jeune; mais il courut encore des dangers, et il revint enfin dans sa ville natale, qu'il ne quitta plus. Dès lors il consacra sa vie tout entière à l'étude et à l'enseignement, par sa parole autant que par ses écrits. Il mourut à l'âge de 82 ans, 348 ans avant Jésus-Christ.

Platon rassemblait ses disciples et ses amis dans un jardin sillonné d'agréables promenades, et situé en dehors de la ville; il y avait fait bâtir une maison et un temple consacré aux Muses. Ce jardin eut de tout temps le nom d'Académie, et dès lors ses disciples furent appelés académiciens. D'après Platon, la divinité n'avait point créé le monde, mais l'avait simplement formé d'une matière déjà existante; cette dernière était, selon lui, la source de tous les maux, mais elle rencontrait dans la divinité une opposition puissante à son action dévastatrice. L'âme humaine aurait existé avant le corps, et elle n'aurait été réunie au corps que pour la punir. De cette union auraient résulté ensuite cette nature équivoque et cette alternative entre le bien et le mal. La vertu seule, en triomphant du mal, pourrait la remettre dans son premier état bienheureux; dans le cas contraire, le corps deviendrait de plus en plus semblable à la nature animale. Aussi Platon compare l'homme à un attelage ailé sous la surveillance d'un guide. L'un des chevaux est, par nature, noble, de couleur blanche et bien pris, tandis que l'autre est noir, laid et mauvais. Or, l'âme humaine est bonne ou mauvaise, suivant le guide ou la volonté que l'homme donne à l'un ou l'autre de ces chevaux; cette préférence décide de son sort.

Platon voulait aussi, comme ses prédécesseurs, que l'Etat concoure d'une manière active à l'éducation, et il considérait cela comme la première condition pour que l'éducation arrive à ses fins. Platon comprenait et posait comme Etat modèle celui qui serait composé de trois éléments principaux, savoir: les magistrats, les guerriers et le peuple; il voulait la communauté des biens et des enfants; et l'éducation de ces derniers devait être publique, afin que les vues et les buts particuliers et personnels ne prévalent point. Il est à remarquer que Platon ne croyait à l'efficacité de cette loi, que pour autant que son action s'étendrait sur l'âge mûr s'appuyant sur les principes d'une vertu austère.

Le fondateur de l'Académie accordait une importance particulière à l'éducation, point essentiel et que tout législateur doit bien remarquer. Ainsi à ses yeux, l'homme qui grandit loin de toute éducation était semblable à la bête fauve. Ses directions pédagogiques remontaient déjà au temps qui précède la naissance de l'enfant, et renfermaient les conseils les plus sages pour les gens mariés, au sujet de leur santé, de leur caractère et de leur fortune.

L'éducation proprement dite commençait dans la première enfance et ne finissait qu'avec l'adolescence qui, elle-même, devait être une préparation à la vocation et à l'âge mûr.

Toute l'éducation de Platon était fondée sur la présence de Dieu et il ne voulait pas qu'on lui vouât un culte particulier, selon les caprices de chacun, mais un culte public et général. Le respect, l'obéissance et l'amour étaient des devoirs sacrés pour les enfants, et les fautes contre ces vertus étaient jugées par un tribunal particulier composé de pères de famille et d'hommes âgés de 60 ans au moins.

Platon voulait que l'on promené fréquemment les tout jeunes enfants, afin de les fortifier, et qu'on les traitât de manière à leur former un caractère gai et agréable. Voilà pourquoi il mettait une grande importance au choix des bonnes d'enfants. Il trouvait également utile qu'on les habituât à se servir autant de la main gauche que de la droite. A l'âge de 3 ans, époque où l'enfant parle plus ou moins librement, on lui donnait des jouets appropriés à son développement et à ses inclinations, et Platon remarque judicieusement que l'on peut souvent deviner la profession à laquelle sera appelé tel enfant par le choix de ses jouets. Mais, en même temps qu'il avertit de ne pas trop varier les jeux de l'enfant, de peur que ces changements fréquents ne produisent un caractère inconstant, il ne peut assez recommander un choix judicieux d'amusements en vue des connaissances et des aptitudes précoces qu'ils développent chez l'enfant. A cet effet, il voulait pour les enfants de 3 à 6 ans, des emplacements publics et particuliers, où ils se réuniraient sous la garde d'une domestique intelligente ; nous voyons que Platon avait déjà alors l'idée de nos écoles enfantines et de nos asiles. Les enfants doués d'une beauté et d'une intelligence supérieures devenaient l'objet d'une attention spéciale parce qu'une mauvaise éducation les corromprait plus facilement, tandis qu'une formation basée sur de solides principes en ferait des hommes nobles.

Bien que les punitions et les avertissements dussent porter plus particulièrement sur la négligence dans l'accomplissement du bien, le maître ne devrait pas toutefois s'en servir exclusivement pour établir son autorité, mais de préférence faire voir une supériorité intellectuelle et morale. Les punitions corporelles seraient rarement infligées, et sans passion, seulement pour des cas graves, tels que le manque de respect envers la vieillesse. Le sentiment de l'honneur et de la modestie était chose sacrée pour les parents et les éducateurs, et ils devaient éviter avec soin tout ce qui aurait pu blesser, même de loin, ces deux points essentiels. Platon exigeait une séparation complète des deux sexes dès l'âge de 6 ans ; l'éducation des femmes n'était pas négligée pour autant ; au contraire, ce philosophe ne trouvait pas qu'il y eût grande différence d'aptitudes intellectuelles entre les deux sexes ; et selon lui, l'Etat qui se rendrait coupable en ne soignant pas l'éducation de la femme n'avait atteint son but qu'à moitié. Bien que sur ce point, il poussa ses idées trop loin, en exigeant que les jeunes filles fussent astreintes à des exercices gymnastiques et guerriers, cet excès est cependant atténué

parce qu'il dit, par exemple : qu'il est de règle que la musique qui excite au courage et à la valeur convient aux hommes, tandis que celle qui respire la tendresse, la douceur et la modestie est pour les femmes.

Nous avons déjà vu que Platon accordait une attention spéciale aux bonnes d'enfants, et il voulait qu'on en accordât autant aux éducateurs qui avaient charge de conduire leurs protégés aux jeux et aux fêtes et de les préserver de toute mauvaise compagnie. Il estimait fort la fréquentation des hommes de bonnes mœurs et voulait voir banni tout scandale ; aussi ne permit-il point à la jeunesse de paraître au théâtre, dans les camps et les assemblées du peuple. Platon prescrivit la gymnastique, non seulement parce qu'elle forme le corps, mais encore et surtout parce qu'elle ennoblit l'âme et qu'ainsi la formation corporelle et intellectuelle se prête un mutuel secours. Par conséquent il fallait viser non pas à une force herculéenne, mais au courage qui prend sa source dans le mépris de la sensualité et dans la chasteté. La danse faisait partie des exercices gymnastiques. Platon regardait ce genre d'exercice comme propre à faire acquérir de la souplesse, un maintien noble et la beauté corporelle ; cependant toute danse dangereuse ou immorale était défendue.

A l'âge de 10 ans commençait l'enseignement proprement dit de la lecture et de l'écriture. Afin d'empêcher toute erreur, les lettres devaient être bien distinguées non seulement par l'œil, mais encore bien saisies par l'oreille. S'il arrivait que l'élève ne retrouvât point telle lettre dans une syllabe plus longue, il fallait revenir sur les principes et ainsi partir du connu pour arriver à l'inconnu.

L'opinion de Platon sur l'art de la versification était vraiment singulière. Selon lui, elle était dangereuse pour la jeunesse, car, disait-il, partout et avant tout, nous devons aspirer à des vues claires et à des connaissances réfléchies, mais le poète n'a pas pour ainsi dire conscience de lui-même, entraîné qu'il est par le souffle poétique qui ne lui permet pas toujours de juger des choses suivant leur véritable sens. Platon tolérait les bons auteurs de fables ; mais jamais il ne voulait qu'ils tournassent en ridicule par leurs paroles ou leurs images les citoyens et l'Etat. La musique était obligatoire pour les garçons de 14 à 16 ans, mais on ne permettait que la bonne musique et toutes les mélodies sensuelles et plaintives étaient exclues.

Platon estimait beaucoup les mathématiques et en particulier l'arithmétique, parce que, selon lui, aucune connaissance n'était plus propre à répandre une influence bienfaisante sur les relations domestiques et publiques, à conduire sûrement à la vérité. Enfin, aux yeux de Platon toute la vie humaine était une école, où l'éducation n'est jamais achevée ; c'est pourquoi, il prolongeait la formation des philosophes et des souverains, depuis l'âge de 35 à 50 ans. Par rapport à ces derniers, il disait une parole digne de remarque : « Nul ne sera bon maître, s'il n'a d'abord appris

à servir. » Par conséquent, habituons les enfants aussi bien à se laisser commander qu'à commander eux-mêmes.

ARISTOTE

Platon envisageait l'éducation sous un point de vue purement idéal. Nous allons maintenant faire connaissance avec un philosophe qui s'attache de préférence au monde du réel, et qui travaille à établir des règles générales en se basant sur l'expérience et en scrutant la nature.

Aristote naquit à Stagire en Macédoine, l'an 384 avant Jésus-Christ. Son père Nicomaque, médecin d'Amyntas III roi de Macédoine, mourut à la fleur de l'âge, mais il avait instruit son fils dans les connaissances de l'histoire naturelle, science que son tuteur Proxène se fit un devoir de cultiver en son protégé. A l'âge de 17 ans, il se rendit à Athènes où il assista aux leçons de Platon. Celui-ci sut bientôt apprécier les talents de son nouvel élève, mais la grande différence de leurs vues ne permit point qu'une grande intimité s'établît entre eux. L'année même de la mort de Platon, Aristote se retira à Atarne ville de Mysie, auprès du tyran de ce pays, son ami Hermias dont il épousa plus tard la sœur. Hermias ayant péri par la main du bourreau en suite d'une trahison, Aristote s'enfuit à Mitylène lorsque Philippe l'appela à sa cour pour le charger de l'éducation de son fils âgé de 13 ans lequel devait être si célèbre dans la suite. Cette éducation ne dura que quatre ans ; mais elle jeta de profondes racines dans le cœur de son jeune élève ; la reconnaissance de ce dernier le porta plus tard à faire rebâtir la ville natale de son maître que Philippe avait détruite. De Macédoine, Aristote vint se fixer à Athènes où il fonda, dans un gymnase voisin de la ville, une école de philosophes qui du nom de ce lieu s'appela le Lycée, et qu'on nomma aussi école péripatéticienne, — se promener, — parce qu'Aristote donnait ses leçons en se promenant. Après la mort d'Alexandre, Aristote subit le sort de Socrate ; accusé d'impiété, il s'enfuit à Chalcis dans l'île d'Eubée où il mourut à l'âge de 63 ans.

Aristote aussi voyait avant tout le citoyen dans l'homme, et conséquemment l'éducation de la jeunesse lui paraissait un des premiers devoirs de l'Etat. Aussi sa pédagogie est-elle essentiellement une pédagogie de l'Etat. A ses yeux, l'homme est la créature la plus parfaite, par son intelligence et son langage qui l'élèvent au dessus de tous les autres êtres créés ; lui seul est pourvu du sentiment du bien et du mal, et aspire à l'unité et à la perfection. L'Etat est pour lui le bien le plus parfait et le plus étendu, et celui qui vit en dehors de l'Etat est un être misérable ou surnaturel, un animal ou un dieu. Il distingue trois sortes de vie : la vie sensuelle, qui obéit aux inclinations basses ; la vie politique qui aspire au sublime de la vertu et la vie scientifique, qui poursuit la connaissance du vrai.

Il s'ensuit que l'Etat ne peut et ne doit être qu'une commu-

nauté d'hommes bons et justes, ce qui exclut nécessairement d'un côté un trop grand luxe et de l'autre une grande pauvreté. Aristote distingue trois gouvernements différents savoir : la monarchie, l'aristocratie et la démocratie ; la première forme est selon lui la meilleure, et la dernière la pire.

Aristote ne regarde point l'éducation comme infaillible, parce que les mêmes conditions de formation ne produisent pas les mêmes vertus, parce que les talents, la profession et la naissance ont aussi leur part d'influence. L'esclave est pour lui un être méprisable, créé pour obéir et servir d'instrument, cependant il veut qu'il soit traité d'une manière plus humaine que Platon, il s'occupe même de ses besoins corporels et ne permet le châtiment qu'à la dernière extrémité. Il met au rang des esclaves tous ceux qui ne se laissent guider que par des inclinations animales ; à ses yeux le simple artisan n'est guère au-dessus de ce rang parce que son existence ne favorise pas le développement de ses facultés intellectuelles.

Selon Aristote, l'enfant ressemble à l'animal, parce qu'il ne cherche qu'à jouir, et la réflexion qui se développe peu à peu en lui n'est que très imparfaite. On ne peut donc pas dire d'un enfant qu'il est vertueux, parce qu'il n'agit pas avec toute la connaissance libre et voulue, par conséquent aussi l'enfant ne jouit-il pas d'un bonheur parfait, et personne ne peut désirer raisonnablement de redevenir enfant.

Aristote ne prêtait pas à la femme autant d'attention que Platon, mais il exigeait d'elle non seulement un certain développement corporel, mais encore de l'application et de la modération. Tout en n'interdisant point à la mère de famille la culture intellectuelle de ses enfants, il lui confiait pourtant de préférence les soins du corps, et au père celui de l'intelligence. Avant l'âge de 5 ans aucun enfant ne devait être astreint à des ouvrages sérieux, mais on devait fortifier son corps, par des jeux et d'autres exercices physiques. Aristote regardait la bonne éducation comme un ornement dans le bonheur, un refuge dans le malheur et la distraction la plus noble et la plus belle de la vieillesse. Si c'est un devoir sacré pour un père d'élever ses enfants, c'en est un non moins grand pour l'Etat de procurer l'éducation aux citoyens. Le tyran seul ne veut pas d'éducation parce qu'il craindrait la supériorité de ses inférieurs. Tout en imposant à l'Etat l'obligation de veiller à la bonne formation des citoyens, il en abandonne l'œuvre aux parents et aux maîtres, et distingue deux sortes d'éducation : l'éducation morale et l'éducation intellectuelle. La bonne éducation consistait selon lui à habituer l'homme à se réjouir ou à s'attrister selon que la raison l'indique, en un mot, à soumettre la partie basse de notre être au gouvernement de cette noble faculté. Aristote distinguait trois périodes d'éducation, savoir : de 5 à 7 ans, l'enfant doit se contenter d'écouter et d'observer ; de 7 à 14 ans, il se livre à des études sérieuses et s'adonne aux exercices corporels, puis il se perfectionne dans la musique et les

sciences, études qui deviennent de plus en plus profondes et étendues.

Aristote mettait une grande importance à l'imitation, car les premières leçons de l'enfant ne sont qu'une imitation. Cependant on devait tenir compte de l'utilité que le jeune homme pouvait en retirer et être autre pour les hommes libres que pour les esclaves. Les premiers ne s'adonneront pas à quelque chose qui puisse leur donner le goût d'un métier quelconque; de plus il ne voulait pas qu'on s'arrêtât trop longtemps au même objet, de peur que l'habitude n'éveillât dans l'enfant des habitudes machinales. Nous voyons par là que l'éducation d'Aristote n'avait en vue que les différentes positions sociales; aussi ne fallait-il point étudier dans l'unique but de gagner honorablement son pain, mais en vue de la vertu et du bonheur. Pour cette raison il appuie fortement sur la musique, parce qu'elle est l'expression de la vie sentimentale et qu'elle porte en elle un caractère moral, bien que plusieurs ne cultivent cette branche, que comme un jeu, un passe-temps, une simple récréation.

Le dessin n'avait pas une importance moindre à ses yeux, parce qu'il forme en nous le sens du beau et nous donne l'intelligence des œuvres d'art. La grammaire et la rhétorique entraient pour beaucoup dans son programme d'éducation et aucun magistrat ne pouvait s'en passer. Aristote appréciait moins que Platon les mathématiques et la géométrie, parce que la morale n'y trouve aucun élément et que ces sciences ne servent qu'à développer le jugement. Toute son instruction repose sur des démonstrations sensibles, et dès qu'il s'agissait de questions d'histoire naturelle, il s'attachait à certains phénomènes pour s'élever ensuite à des déductions générales. Sa méthode allait à l'esprit par les sens et on peut dire qu'Aristote pour cette raison est le fondateur de notre méthode moderne sur les sciences naturelles.

(A suivre.)



PETIT TRAITÉ DE LOGIQUE

Dialectique (*Suite.*)

32. Les personnes qui s'occupent de pédagogie se sont souvent demandé qu'elle est la vraie méthode d'enseignement. On nous permettra de dire ici notre pensée sur cette question certainement très importante. L'on a pu déjà conclure que nous ne sommes pas favorable à l'emploi exclusif de l'un ou de l'autre des procédés analytique et synthétique. Nous estimons même que la nature de notre esprit s'y oppose formellement, et que jamais il ne s'est rencontré de maîtres qui, dans la pratique, se soient